

## Leçon 5

### Matthieu 8-9

Dans les chap. 8 à 12, le Seigneur fournit à la nation d'Israël des preuves convaincantes qu'Il était bien le Messie dont les prophètes avaient parlé. Ésaïe, par exemple, avait annoncé que le Messie rendrait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, qu'Il guérirait les boiteux et ferait

éclater de joie la langue du muet (Es 35.5, 6). En accomplissant toutes ces prophéties, Jésus prouva qu'Il était le Messie. En se basant sur ses écrits sacrés, Israël n'aurait pas dû avoir de peine à identifier Jésus comme Messie. Mais il n'y a pas pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

Les événements rapportés dans ces chapitres suivent un ordre thématique plutôt que strictement chronologique. Il ne s'agit pas d'un compte rendu complet de l'activité du Seigneur, mais d'une présentation de faits choisis par le Saint-Esprit pour illustrer certains de ses attributs. C'est ainsi que les miracles soulignent :

1. L'autorité absolue de Christ sur les maladies, les démons, la mort et la nature.
2. Sa volonté de régner en Maître absolu dans la vie de ceux qui veulent le suivre.
3. L'opposition croissante et le rejet de Jésus par la nation d'Israël, notamment par les chefs religieux.
4. L'accueil favorable réservé au Sauveur par certains païens.

#### **Autorité sur la lèpre (8.1-4)**

Bien que radical et absolu, l'enseignement de Jésus exerçait un attrait, au point qu'une grande foule le suivait. La vérité est exigeante, et les hommes peuvent ne pas l'aimer, mais ils ne peuvent l'oublier.

Un lépreux se prosterne devant Jésus et le supplie désespérément de le guérir. Ce lépreux croyait que le Seigneur pourrait le guérir ; une telle foi n'est jamais trompée. La lèpre est une image saisissante d'une autre maladie, celle causée par le péché ; elle est répugnante, destructrice, contagieuse et, dans certaines formes de la maladie, humainement incurable.

On ne devait jamais toucher un lépreux, car le contact avec lui pouvait suffire à contaminer. Pour les Juifs, un tel contact rendait rituellement impur ; le « contaminé » ne pouvait pas se joindre à la communauté d'Israël pour rendre un culte à Dieu. Mais quand Jésus toucha le malade et prononça les paroles de guérison, la lèpre disparut aussitôt. Le Seigneur a le pouvoir de purifier une personne du péché et de la rendre capable d'adorer Dieu.

C'est la 1<sup>re</sup> fois que l'Évangile de Matthieu mentionne l'interdiction faite par Jésus de ne parler à personne de ce qu'Il a fait pour quelqu'un ou de ce que les témoins ont vu (cf. 9.30 ; 12.16 ; 17.9 ; Mc 5.43 ; 7.36 ; 8.26).

Le Seigneur savait trop bien que beaucoup de Juifs, qui n'aspiraient qu'à être délivrés du joug romain, auraient voulu faire de lui leur Roi. Mais Il savait aussi qu'Israël s'était endurci, que la nation rejetterait son règne spirituel, et qu'il lui faudrait d'abord passer par la croix.

Sous la loi de Moïse, le sacrificateur faisait aussi fonction de médecin. Quand un lépreux était purifié de sa maladie, il devait apporter une offrande et se présenter devant le sacrificateur qui le déclarait pur (Lé 14.4-6). Il arrivait sans doute rarement qu'un lépreux soit guéri ; un tel événement était même si extraordinaire qu'il aurait dû amener le sacrificateur à faire des recherches pour savoir si le Messie n'était pas apparu. Mais rien dans le récit ne laisse deviner une telle réaction. Jésus demanda au lépreux de se soumettre à la loi.

Les leçons du miracle étaient claires : le Messie était venu vers Israël avec le pouvoir de guérir la nation de sa maladie. Ce miracle constituait en quelque sorte sa lettre de créance. Mais la nation n'était pas encore prête à accueillir son Libérateur.

### **Autorité sur la paralysie (8.5-13)**

La foi d'un centenier non-juif contraste vivement avec l'indifférence des Juifs. Si Israël ne veut pas reconnaître son Roi, les non-juifs méprisés le feront. Le centenier était un officier romain qui commandait env. 100 hommes ; il était en garnison à Capernaüm ou dans les environs immédiats. Il aborda Jésus et lui demanda d'accorder la guérison à son serviteur paralysé et souffrant beaucoup. Une telle preuve de compassion pour un subordonné était inhabituelle ; la plupart des officiers ne se seraient pas souciés ainsi d'un serviteur.

Lorsque le Seigneur Jésus se proposa de rendre visite au serviteur malade, le centenier montra combien sa foi était réelle et profonde. « Je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. De toute façon, ajouta-t-il en substance, c'est inutile, car tu peux le guérir en disant seulement un mot. Je sais ce que signifie avoir autorité. Je reçois des ordres de mes supérieurs et moi-même, j'en donne à mes subalternes. Mes ordres sont exécutés. Combien plus tes paroles auront-elles autorité sur la maladie de mon serviteur ! »

La foi de ce païen a suscité l'étonnement de Jésus. C'est l'une des deux circonstances où il est dit que Jésus fut étonné. La deuxième fois fut motivée par l'incrédulité des Juifs (Mc 6.6). Le Seigneur n'a pas trouvé une aussi grande foi au sein d'Israël, le peuple élu. Ce fait a permis à Jésus de révéler que dans son futur royaume, les païens viendront de toutes les parties du monde pour jouir de la communion avec les patriarches juifs, alors que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors où ils pleureront et grinceront des dents. Les fils du royaume sont les Juifs de naissance qui ont professé reconnaître Dieu comme Roi, mais qui ne se sont jamais vraiment convertis. Le principe demeure valable aujourd'hui. De nombreux enfants, qui ont eu le privilège de naître et de grandir dans des familles chrétiennes, périront parce qu'ils auront rejeté Christ, tandis que des tribus primitives jouiront de la gloire éternelle du ciel parce qu'ils auront cru au message de l'Évangile.

Jésus dit au centenier : Va, qu'il te soit fait selon ta foi. La foi est récompensée selon son degré de confiance dans les attributs de Dieu. Le serviteur fut guéri instantanément, alors que Jésus était physiquement éloigné. Ce miracle illustre le ministère actuel de Christ : bien que n'étant pas présent de corps, Il guérit de la paralysie du péché les païens qui n'ont pas le privilège de faire partie de l'ancien peuple élu.

### **Autorité sur la fièvre (8.14, 15)**

En entrant dans la maison de Pierre, Jésus trouva sa belle-mère couchée et ayant de la fièvre. Il toucha sa main, et la fièvre la quitta. Généralement, la fièvre laisse le malade affaibli. Dans le cas présent, le remède fut si efficace et si instantané que la belle-mère put se lever pour servir le Seigneur. C'était sa façon d'exprimer sa gratitude pour ce qu'Il avait fait en sa faveur. Imitons cette femme : chaque fois que nous sommes guéris, remettons-nous au service de Christ avec une consécration et une ardeur renouvelées.

### **Autorité sur les démons et sur diverses maladies (8.16, 17)**

Le soir, après le sabbat (cf. Mc 1.21-34), les gens lui amenèrent des démoniaques, des malheureux en qui des mauvais esprits avaient élu domicile. À certains moments, ces personnes faisaient preuve d'une connaissance et d'une force surnaturelles, à d'autres elles étaient tourmentées. Leur comportement ressemblait parfois à celui des fous, mais la cause de cette folie était plutôt démoniaque que physique ou mentale. Jésus chassa les esprits par sa parole.

Il guérit aussi tous les malades, accomplissant ainsi la prophétie d'Ésaïe 53.4 : Il a pris nos infirmités, et Il s'est chargé de nos maladies. Ce v. 17 est souvent cité par les adeptes de la guérison par la foi pour justifier leur doctrine : selon eux, la guérison est incluse dans l'expiation, et par conséquent le chrétien peut revendiquer la guérison physique par la foi. Mais l'Esprit de Dieu applique la prophétie au ministère de guérison terrestre de notre Sauveur et non à son oeuvre sur la croix.

### **Le miracle du refus humain (8.18-22)**

Nous avons vu Christ exercer son autorité sur les maladies et sur les démons. La seule résistance à sa volonté vient des hommes et des femmes qu'Il rencontre. C'est le miracle du refus humain.

Au moment où Jésus se préparait à traverser la mer de Galilée pour aller de Capernaüm à la rive opposée, un scribe sûr de lui s'approcha et s'engagea à suivre le Seigneur partout où Il irait. En guise de réponse, Jésus lui demanda de bien calculer sa décision : rien moins que le renoncement à soi. Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas un lieu où Il puisse reposer sa tête. Durant son ministère terrestre, le Seigneur ne possédait pas de maison en propre ; cependant, il y avait de nombreux foyers où Il était accueilli à bras ouverts et où ses hôtes lui réservaient un lieu pour dormir. Les paroles de Jésus revêtent donc plutôt un sens spirituel : ce monde ne pouvait lui procurer un repos vrai et durable. Il était venu pour accomplir une tâche et tant qu'elle ne serait pas achevée, Il ne saurait se reposer. Il en est de même pour ses disciples : ce monde n'est pas leur aire de repos – ou du moins, il ne devrait pas l'être !

Ici, un autre disciple bien intentionné exprime le désir de le suivre, mais une mission à son avis prioritaire l'en empêche momentanément : Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. Que le père en question ait été mort ou mourant, cela ne change pas grand chose. Le choquant de la situation réside dans l'association de ces termes contradictoires : Seigneur [...] moi d'abord. Ce disciple se place avant Christ. Il est tout à fait normal d'accorder une sépulture décente à son père, mais ce devoir n'est plus justifiable s'il vole la place à l'appel du Sauveur.

En fait, Jésus lui répond ainsi : « Ton premier devoir est de me suivre. Laisse les morts spirituels ensevelir les morts physiques. Une personne non régénérée peut se charger de cette tâche. Mais il existe une oeuvre que toi seul peux accomplir. Donne le meilleur de toi-même à ce qui est durable. Ne perds pas ton temps à des questions sans importance. »

Nous ne savons pas comment ces deux disciples ont réagi. Mais on peut malheureusement penser qu'ils ont renoncé à suivre Jésus pour se faire une situation dans le monde et occuper leurs vies à des choses secondaires. Avant de leur jeter la pierre, examinons notre propre attitude en face des deux conditions que, dans ce passage, Jésus propose à tout disciple.

### **Autorité sur les éléments naturels (8.23-27)**

La mer de Galilée est connue pour ses tempêtes soudaines et violentes qui la fouettent et soulèvent des vagues écumantes. Les vents descendent du nord dans la vallée du Jourdain, prenant de la vitesse dans les gorges encaissées. Quand ils débouchent sur le lac, la navigation devient extrêmement dangereuse.

Ce jour-là, Jésus traversait le lac d'ouest en est. Quand la tempête éclata, Il dormait dans la barque. Ne maîtrisant plus la situation, les disciples terrifiés vinrent réveiller le Seigneur. Ils eurent le mérite de frapper à la bonne porte. Après les avoir repris pour leur peu de foi, Jésus menaça les vents et les vagues. Le grand calme qui suivit plongea les disciples dans l'étonnement : comment les éléments déchaînés avaient-ils pu obéir à leur humble passager ? Combien peu les disciples s'étaient-ils rendu compte que Celui qui se trouvait avec eux dans l'embarcation en cette circonstance n'était autre que le Créateur et la Clé de voûte de l'univers !

Tous les disciples affrontent, tôt ou tard, les tourmentes de la vie. Par moments, nous avons même le sentiment que les flots de l'adversité vont nous engloutir. Quel réconfort de savoir alors que Jésus est avec nous dans la barque ! « Aucune vague ne peut submerger l'esquif dans lequel se trouve le Maître des océans, de la terre et des cieux. » Nul n'est capable, comme le Seigneur Jésus, de calmer les tempêtes de la vie.

### **Jésus guérit deux démoniaques (8.28-34)**

Sur la rive est du lac s'étendait le pays des Gadaréniens. En arrivant, Jésus se trouva en face de deux démoniaques particulièrement violents. Ces hommes vivaient dans des sépulcres taillés dans le roc et se montraient si furieux qu'il était dangereux pour les riverains de s'aventurer dans cette région.

Jésus s'approcha d'eux. Les démons s'écrièrent alors : Qu'y a-t-il entre nous et toi, Fils de Dieu ? Es-tu venu ici pour nous tourmenter avant le temps ? (v. 29) Ils savaient qui était Jésus, et qu'il était venu pour les détruire à la fin des temps. À ce point de vue, leur théologie était beaucoup plus juste que celle de nombreux libéraux modernes. Pressentant que Jésus allait les chasser de ces hommes, les démons le supplèrent de les envoyer dans un troupeau de porcs qui paissaient aux alentours. Étrangement, Jésus leur accorda ce qu'ils désiraient. Pourquoi le Seigneur souverain répondit-il à la requête de démons ? Pour comprendre l'acte de Jésus, nous devons nous souvenir de deux choses. D'abord, les démons fuient l'incorporité (l'absence de corps). Ils élisent domicile dans des êtres humains ou, s'ils ne le peuvent pas,

dans des animaux ou autres créatures. Ensuite, les démons cherchent toujours à détruire. Si Jésus s'était borné à les chasser de ces hommes, ils auraient constitué une menace pour d'autres personnes. En leur permettant d'entrer dans les pourceaux, le Seigneur les empêchait de s'introduire chez des hommes et des femmes, et limitait leur puissance destructrice à des animaux. Le moment de leur destruction finale n'était pas encore arrivé.

À peine les démons furent-ils entrés dans les pourceaux que le troupeau se précipita des pentes escarpées dans la mer, et les animaux se noyèrent. Cet incident montre à l'évidence que le but final des démons est la destruction, et souligne – chose terrifiante – que deux hommes peuvent abriter un nombre de démons capables d'entraîner env. 2 000 pourceaux dans la mort (Mc 5.13).

Ceux qui faisaient paître le troupeau s'enfuirent et racontèrent tout ce qui s'était passé. Des environs, une foule nombreuse vint vers Jésus et le supplia de quitter le territoire. Jésus a été critiqué pour avoir sacrifié inutilement des pourceaux et a été prié de s'en aller parce qu'il estimait la vie humaine supérieure à celle des animaux. Si les Gadaréniens étaient Juifs, ils transgressaient la loi en élevant des pourceaux. Qu'ils aient été des Juifs ou non, leur tort est d'avoir accordé plus de valeur à un troupeau de pourceaux qu'à la guérison de deux démoniaques.

### **Le pouvoir de pardonner les péchés (9.1-8)**

Rejeté par les Gadaréniens, le Seigneur traversa la mer de Galilée en direction de Capernaüm, devenue sa ville depuis que les habitants de Nazareth avaient tenté de le tuer (Lu 4.29-31). C'est là qu'il accomplit certains de ses miracles les plus retentissants.

Quatre hommes vinrent à Jésus, portant un paralytique sur un lit de fortune. Marc rapporte qu'en raison de la foule, ils avaient dû pratiquer un orifice dans le toit pour descendre le malade devant Jésus (Mc 2.1-12). Quand Jésus vit leur foi, Il dit au paralytique : Prends courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés. Notons que Jésus vit leur foi. La foi des quatre hommes les incita à conduire l'invalides à Jésus, et par sa foi, le malade s'en remit à Jésus pour sa guérison. Le Seigneur commença par récompenser cette foi en révélant au paralytique que ses péchés étaient pardonnés.

Avant de traiter les symptômes du mal, le divin Médecin s'est attaqué à sa cause ; Il a d'abord accordé le bienfait supérieur. On peut d'ailleurs se demander si Jésus a jamais guéri un malade sans lui donner le salut !

Quand ils entendirent Jésus déclarer pardonner les péchés de cet homme, quelques-uns des scribes, au-dedans d'eux, l'accusèrent de blasphème. Seul Dieu peut pardonner les péchés, et ils n'étaient certainement pas disposés à reconnaître Jésus comme Dieu ! Dans son omniscience (sa connaissance de toutes choses), le Seigneur Jésus sut ce qu'ils pensaient ; Il leur reprocha d'avoir de mauvaises pensées dans leurs cœurs incrédules, et leur demanda s'il était plus aisé de dire : Tes péchés sont pardonnés, ou de dire : Lève-toi et marche. En fait, il est aussi facile de dire l'un que l'autre, mais lequel est le plus aisé à faire ? Ces deux choses sont humainement impossibles. Les effets de la première affirmation ne sont pas visibles, tandis que ceux de la seconde le sont immédiatement.

Pour prouver aux scribes qu'il avait sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés – et qu'il était donc digne d'être honoré comme Dieu – Jésus daigna faire un miracle qu'ils puissent voir. Il se tourna vers le

paralytique et lui dit : Lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison.

Quand la foule vit le malade ramasser sa paillasse et rentrer chez lui, elle ne put contenir sa double émotion : crainte et étonnement. Les témoins étaient visiblement effrayés en présence de Celui qui détenait une telle puissance. L'assistance glorifia Dieu d'avoir donné aux hommes un tel pouvoir. Mais elle est passée à côté de la vraie signification du miracle. La guérison visible du paralytique devait prouver aux hommes la réalité d'un miracle invisible : le pardon de ses péchés. Ce que la foule avait vu aurait donc dû la convaincre que le prodige n'était pas la preuve que Dieu avait donné un pouvoir aux hommes, mais qu'Il était présent parmi eux en la personne du Seigneur Jésus-Christ. Mais elle n'a pas compris.

Les événements ultérieurs nous apprennent que les scribes se sont endurcis dans leur incrédulité et dans leur haine.

### **Jésus appelle Matthieu (9.9)**

L'ambiance tendue qui se crée autour du Sauveur, à la suite de ce miracle, est provisoirement apaisée par le récit simple et humble que Matthieu donne de sa vocation. En tant que collecteurs d'impôts, ou péagers, Matthieu et ses pairs étaient cordialement détestés par les Juifs à cause de leur malhonnêteté et des lourdes taxes qu'ils prélevaient, mais encore plus parce qu'ils défendaient les intérêts des Romains, les oppresseurs d'Israël.

En passant par le bureau du péage, Jésus vit Matthieu et lui dit : Suis-moi. La réaction fut instantanée : l'homme se leva et le suivit. Matthieu abandonna une profession reconnue comme malhonnête pour devenir immédiatement un disciple de Jésus. Comme l'a déclaré quelqu'un : « Il perdit un emploi confortable, mais il trouva un sens à la vie. Il renonça à des revenus importants, mais il trouva l'honneur.

Il abandonna la sécurité matérielle, mais il découvrit une aventure qu'il n'aurait jamais pu imaginer. » Et ce n'est pas la moindre de ses récompenses que d'avoir été choisi comme apôtre et auteur de l'Évangile qui porte son nom.

### **Jésus mange avec des pécheurs (9.10-13)**

Le repas en question est celui offert par Matthieu en l'honneur de Jésus (Lu 5.29). C'était pour le nouveau disciple une manière de confesser Christ publiquement et de faire connaître le Sauveur à ses collègues. C'est pourquoi les invités étaient probablement des péagers, et des gens connus comme étant des pécheurs !

On avait l'habitude, à cette époque, de manger à demi couché, face à la table. Quand les pharisiens virent Jésus en compagnie de cette racaille, ils s'adressèrent à ses disciples et l'accusèrent pour ainsi dire d'« association de malfaiteurs » ! Aucun prophète digne de ce nom n'aurait accepté de manger avec des gens de mauvaise vie ! Jésus surprit la conversation et répondit : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. Les pharisiens s'estimaient en bonne santé et ne voulaient pas admettre leur besoin de Jésus. En réalité, ils étaient spirituellement bien malades et avaient désespérément besoin de guérison. À l'opposé, les péagers et les pécheurs étaient plus disposés à reconnaître leur véritable condition et à rechercher la grâce salutaire de Christ.

L'accusation était justifiée ! Jésus mangeait effectivement avec des

pêcheurs. S'Il avait partagé le repas des pharisiens, l'accusation aurait toujours été fondée, peut-être même davantage ! Si Jésus avait voulu ne pas manger avec des pêcheurs de notre monde, Il aurait toujours dû manger seul. Il est toutefois important de se rappeler que même lorsqu'Il prenait un repas avec des pêcheurs, Il ne s'est jamais associé à leurs mauvais penchants et n'a jamais compromis son témoignage. Il se servait de l'occasion pour appeler les personnes présentes à vivre selon la vérité et la sainteté.

Tout en obéissant avec une précision extrême aux rites du judaïsme, les pharisiens conservaient un coeur dur, froid et sans compassion. C'est pourquoi Jésus les congédia en leur demandant de méditer sur le sens de ces paroles de l'Éternel : Je prends plaisir à la miséricorde, et non aux sacrifices (Os 6.6). Bien qu'ayant institué le système des sacrifices, Dieu ne voulait pas que le rite en soi remplace la piété intérieure. Dieu n'est pas ritualiste et ne prend pas plaisir à des rites qui sont démentis par la piété personnelle. C'était justement le cas des pharisiens. Ils observaient la lettre de la loi, mais n'éprouvaient aucune miséricorde envers ceux qui avaient besoin d'une aide spirituelle. Ils ne se mêlaient qu'aux propres justes comme eux-mêmes.

Jésus leur déclara clairement que, contrairement à eux, Il n'était pas venu appeler des justes, mais des pêcheurs. Il accomplit parfaitement le désir de Dieu touchant à la miséricorde et au sacrifice. Dans un sens, il n'y a pas de juste dans le monde, ce qui fait que Jésus est venu appeler tous les hommes à la repentance. Mais ici, la pensée est que son appel n'est efficace que pour ceux qui se reconnaissent comme pêcheurs. Il ne peut accorder de guérison à ceux qui sont orgueilleux, propres justes et impénitents, comme les pharisiens.

### **Le vieux et le neuf (9.14-17)**

À cette époque, Jean-Baptiste était probablement en prison. Ses disciples vinrent auprès de Jésus. Une question les préoccupait : eux jeûnaient souvent, tandis que les disciples de Jésus ne le faisaient pas. Pourquoi ?

Le Seigneur répondit par une image. Il est l'époux et ses disciples ses invités à la noce. Tant qu'Il est avec eux, ils n'ont aucune raison de jeûner en signe de deuil. Mais Il leur sera enlevé ; alors ses disciples jeûneront. Il a été enlevé – par sa mort, son ensevelissement et, depuis son ascension, Il est corporellement loin de ses disciples. Par ces paroles, Jésus n'ordonne pas le jeûne, mais Il l'approuve comme un exercice bénéfique pour ceux qui attendent le retour de l'époux.

Jésus se sert de la question posée par les disciples de Jean pour souligner que Jean marque la fin d'une ère qui annonce la période nouvelle de la grâce, et que par conséquent les principes qui gouvernent leurs vies ne sont pas les mêmes. Vouloir mélanger la loi et la grâce équivaldrait à mettre une pièce de drap neuf pour raccommoder un vieil habit. Après lavage, le morceau de tissu neuf, en rétrécissant, ferait une déchirure plus grande dans le vêtement. Les dégâts seraient pires encore. Cette association pourrait aussi se comparer au remplissage d'outres vieilles avec du vin nouveau. La pression causée par la fermentation serait telle qu'elle ferait éclater les outres qui auraient perdu de leur élasticité. La vie et la libération apportées par l'Évangile brisent les outres du ritualisme. L'irruption de l'ère chrétienne devait inévitablement créer des tensions. La joie que Christ apporte ne pouvait pas être contenue dans les formes et les rites de l'A.T. Un nouvel ordre des choses, radicalement différent, devait intervenir. C'est ce

qu'exprime Pettingill : *Le Roi met donc ses disciples en garde contre le danger de vouloir mélanger l'ancien [...] et le nouveau. [...] C'est pourtant ce qui s'est produit dans toute la chrétienté. Partout, les églises ont raccommo­dé le Judaïsme, l'ont adapté et ont mis sur le vieux vêtement un nouveau label : « Christianisme ».* Il en résulte un mélange confus qui n'est ni du judaïsme ni du christianisme, mais un assortiment ritualiste d'œuvres mortes à la place de la confiance dans le Dieu vivant. Le vin nouveau du salut gratuit a été versé dans les vieilles outres du légalisme, et quel en a été le résultat ? Les outres ont éclaté, le vin s'est répandu et une grande partie du breuvage vivifiant est devenue inutilisable. La loi a perdu son caractère terrifiant, parce qu'elle a été mélangée à la grâce, et la grâce a perdu sa beauté et son efficacité, parce qu'elle a été associée aux œuvres de la loi.

### **Le pouvoir de ressusciter les morts (9.18-19)**

Le discours de Jésus sur le changement de dispensation fut interrompu par le chef de la synagogue. L'homme était au comble de la tristesse, car sa fille venait de mourir. Il se prosterna devant Jésus, le suppliant de venir et de ramener son enfant à la vie. En cherchant de l'aide auprès de Jésus, ce chef a fait quelque chose d'exceptionnel, car la plupart de ses pairs auraient redouté le mépris de leurs associés pour une telle démarche. Jésus honore la foi de ce chef en se dirigeant vers sa demeure.

### **Le pouvoir de guérir l'incurable (9.20-22)**

Nouvel arrêt ! Cette fois, c'est une femme qui souffre d'une hémorragie depuis 12 ans. Jésus n'a jamais manifesté le moindre agacement pour de telles interruptions. Il restait patient, accessible, abordable.

La science médicale s'était montrée incapable d'aider cette femme ; Marc précise même que son état avait empiré (Mc 5.26). À bout de ressources, elle rencontra Jésus ou, plus exactement, elle le vit pressé de tous côtés par une grande foule. Croyant qu'il était capable et désireux de la guérir, elle se faufila jusqu'à lui et toucha le bord de son vêtement. La vraie foi ne passe pas inaperçue pour Jésus : Il se retourna et déclara à la femme qu'elle était guérie. Instantanément, et pour la première fois en 12 ans, elle le fut.

### **Le pouvoir de ressusciter les morts (2° partie) (9.23-26)**

Le récit nous ramène au chef de la synagogue dont la fille était morte. Lorsque Jésus atteignit la maison, les pleureuses professionnelles gémissaient et poussaient des cris artificiels. Il fit sortir les visiteurs et précisa en même temps que la jeune fille n'était pas morte mais qu'elle dormait. La plupart des spécialistes de la Bible estiment que le Seigneur emploie ici le verbe dormir au sens figuré pour « morte ».

D'autres pensent cependant que la jeune fille était plongée dans le coma. Ils ne mettent pas en doute que Jésus aurait pu ressusciter la jeune fille si elle avait été morte, mais ils pensent que Jésus était trop

honnête pour faire croire à une résurrection d'entre les morts, alors que l'enfant n'était pas morte. Sir Robert Anderson défend ce point de vue ; il souligne en particulier le fait que, contrairement au père et à tous les autres qui avaient déclaré la jeune fille morte, Jésus affirme qu'elle ne l'était pas. Quoi qu'il en soit, le Seigneur prit la main de la jeune fille, et le miracle se produisit : l'enfant se leva. Il ne fallut pas longtemps pour que la nouvelle de ce miracle se répande dans toute la contrée.

### **Le pouvoir de rendre la vue (9.27-31)**

Quand Jésus partit de là, deux aveugles le suivirent, le suppliant de leur rendre la vue. Bien que privés de la vision naturelle, ces hommes avaient un excellent discernement spirituel. En appelant Jésus « Fils de David », ils témoignent avoir reconnu en lui le Messie tant attendu et le légitime Roi d'Israël. Ils savaient que le Messie, lorsqu'il apparaîtrait, rendrait la vue aux aveugles (Es 61.1; Es 35.5 ; 42.7) et que ce serait là son accréditation. Jésus mit leur foi à l'épreuve en leur demandant s'ils croyaient qu'il pouvait faire cela. Oui, Seigneur, répondirent-ils aussitôt. Alors le divin médecin toucha leurs yeux et leur donna l'assurance qu'en réponse à leur foi, ils verraient. Et leurs yeux s'ouvrirent instantanément.

L'homme dit : « Voir pour croire ». Dieu rétorque : « Croire pour voir. » Jésus déclara à Marthe : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras... ? » (Jn 11.40). L'apôtre Jean renchérit : « Je vous ai écrit ces choses [...] afin que vous sachiez [...], vous qui avez cru... » (1 Jn 5.13). Dieu n'est pas honoré par une foi qui demande d'abord un miracle. Il veut que nous croyions simplement parce qu'Il est Dieu.

Pourquoi Jésus leur fit-Il la recommandation sévère de ne pas ébruiter le miracle ? Dans le commentaire de 8.4, nous avons suggéré que le Seigneur ne voulait probablement pas fomenter un mouvement insurrectionnel qui l'aurait mis prématurément sur le trône d'Israël. La nation était encore impénitente. Jésus ne pourrait pas régner sur les Juifs tant qu'ils ne seraient pas nés de nouveau. De plus, une sédition aurait entraîné pour les Juifs des représailles sanglantes de la part des Romains. Enfin, le Seigneur Jésus devait être cloué sur la croix avant d'être couronné Roi. Tout ce qui pouvait entraver son chemin vers le Calvaire était en opposition avec le plan arrêté de Dieu.

Débordant de folle reconnaissance pour la vue recouvrée, les deux hommes répandirent sa renommée et racontèrent leur guérison miraculeuse. Nous comprenons leur enthousiasme et pouvons admirer leur témoignage exubérant, mais le fait est qu'ils ont gravement désobéi au Seigneur, faisant plus de tort que de bien en suscitant une curiosité superficielle plutôt qu'un intérêt spirituel profond. La gratitude ne constitue pas une excuse valable pour désobéir.

### **Le pouvoir de délier la langue (9.32-34)**

Jésus a d'abord rendu la vie à un mort, puis la vue à des aveugles, enfin la parole à un muet. La succession de ces miracles répond à une logique spirituelle : d'abord la vie, puis la compréhension, enfin le témoignage.

Un mauvais esprit avait rendu cet homme muet. Quelqu'un, pris sans doute de pitié, amena le muet à Jésus. Que Dieu bénisse toute cette légion d'anonymes qui ont été ses instruments pour conduire leurs semblables à Christ ! Dès que le démon fut chassé, le muet parla. Nous pouvons supposer avec raison que cet homme mit à profit l'usage retrouvé de la parole pour louer Celui qui le lui avait redonné et pour témoigner en sa faveur.

Le peuple reconnut que le pays était témoin de miracles sans précédent. Mais les pharisiens répondirent que Jésus chassait les démons par le prince des démons. C'est cette attitude que Jésus, plus tard, qualifia d'impardonnable (12.32). Attribuer les miracles qu'Il opérait par le Saint-Esprit à la puissance de Satan constituait un blasphème contre le Saint-Esprit. Tandis que d'autres bénéficiaient des soins bienfaisants du Seigneur, les pharisiens, eux, restaient spirituellement morts, aveugles et muets.

### **Le besoin de moissonneurs (9.35-38)**

Ce verset marque le début de ce qu'on a coutume d'appeler le troisième circuit galiléen. Jésus parcourait toutes les villes et les villages, prêchant la bonne nouvelle du royaume, à savoir qu'il était le Roi d'Israël, et que si la nation se repentait et le reconnaissait, Il régnerait sur elle. Israël a bénéficié d'une offre exceptionnelle. Que se serait-il passé si le peuple juif avait accepté ? La Bible ne répond pas. Nous savons que Christ aurait quand même dû mourir pour établir une base juste permettant à Dieu de justifier les pécheurs de tous les temps.

Tout en enseignant et en prêchant, Christ guérissait toutes sortes de maladies. De même que les miracles ont caractérisé la première venue du Messie plein de grâce et humble, ils accompagneront sa deuxième venue, en puissance et avec une grande gloire (cf. Hé 6.5 : « les puissances du siècle à venir »).

En contemplant la foule, languissante et abattue, Il la vit comme un troupeau de brebis privé de berger. Sa grande compassion l'attirait vers elle. Ah, si nous pouvions comme lui être préoccupés du bien-être spirituel des perdus et des mourants ! Il nous faut constamment prier :

Que je voie la foule comme mon Sauveur la voyait,  
Avec les larmes aux yeux ;  
Que je regarde avec pitié les brebis errantes,  
Et que je les aime par amour pour Lui.

Il y avait une belle moisson spirituelle en perspective, mais peu d'ouvriers. La situation n'a apparemment pas changé. Le besoin est toujours plus grand que la main-d'oeuvre. Le Seigneur Jésus exhorte donc ses disciples à prier le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. Remarquons que le besoin ne constitue pas un appel. Les ouvriers ne devraient pas aller tant qu'ils ne sont pas envoyés.

Jésus n'a pas précisé qui était le Maître de la moisson. Certains pensent que c'est le Saint-Esprit. En 10.5, c'est Jésus qui envoie les disciples. On peut donc penser que c'est à lui-même que doit être adressée la prière concernant l'évangélisation du monde.